

Le cinéma libre d'une artiste Iranienne

MANIA AKBARI
3 jours de projections et de débats



7-8-14 MAI 2012

Petite Restauration Iranienne dès 18.30

Les Cinémas du Grütli, Rue Général-Dufour 16, Genève

www.cine-club-persan.com

Présentation

Le cinéma libre d'une artiste iranienne :

MANIA AKBARI

Le cinéma iranien, en plein essor, est rentré en résistance malgré la censure. Les femmes réalisatrices continuent à enrichir notre vision du monde et prennent une place prépondérante au sein de ce processus.

En Iran, aussi, elles résistent, inventent, cassent les stéréotypes, et leurs films, pleins d'humour, de fureur ou d'impertinence, nous font découvrir d'autres réalités, d'autres vérités.

Le Ciné-Club Persan de Genève a fait le choix de présenter une sélection de films qui dérangent, stimulent et nous encouragent à réfléchir autrement au monde dans lequel nous vivons.

En Iran les femmes sont de plus en plus actives et visibles. Tous les aspects de la vie les concernent et elle participent à tous les niveaux de la société.

Depuis que nous avons découvert les films réalisés par Mania Akbari, nous avons souhaité présenter ses oeuvres très peu montrées en Suisse. Mania Akbari nous offre son regard intimiste sur la société iranienne, entre tradition et modernité. Le moment nous a semblé opportun de l'inviter à accompagner la projection de ses deux films **20 Fingers** (2004) et **Ten + 4** (2007), alors qu'en Iran la chape de plomb se fait de plus en plus pesante sur la liberté d'expression artistique. Cette réalisatrice de 38 ans a dû quitter son pays en automne 2011.



Ces deux films de Mania Akbari sont de formidables machines à interroger le corps, son intégrité, notamment – mais pas seulement – face à la maladie, et la féminité. La réalisatrice le fait avec une franchise d'autant plus désarmante et captivante qu'elle est énoncée depuis l'Iran, un pays où la codification de la représentation des enveloppes charnelles est des plus complexes et problématiques : “Produire une image du corps humain est, depuis cette époque [la Révolution de 1979], le plus grand interdit culturel, considéré comme un crime devant la loi”.

Nous avons aussi le privilège de montrer son troisième long-métrage **One. Two. One** réalisé en 2011 et sélectionné cette année au Festival de films de Fribourg (FIFF).

Ces journées sont aussi une occasion de rencontres, de débats et de participation autour de cinéma de Mania Akbari.

Le Ciné-Club Persan

En partenariat avec Les Cinémas du Grütli et les associations Être Femme Aujourd'hui et l'Association Culturelle PÔL

Programme

Lundi 7 mai 2012 à 20h00

20 Fingers

de **Mania Akbari**

suivi d'un débat sur le thème: « Réaliser un film en Iran »

Petite restauration iraniennne dès 18h30

Mardi 8 mai 2012 à 20h

10 + 4

de **Mania Akbari**

suivi d'un débat sur le thème: « Une femme iranienne face à l'adversité »

Modératrice: Laurence Deonna

Petite restauration iraniennne dès 18h30

Lundi 14 mai 2012 à 20h45

One. Two. One

de **Mania Akbari**

suivi d'un débat

Les Cinémas du Grütli

Maison des Arts du Grütli,
Rue Général-Dufour 16, 1204 Genève
Salle Michel-Simon

Message de Laurence Deonna

« L' Iran cache un mondes sous ses voiles, la rébellion au féminin se porte bien chez les artistes, on ne compte plus les femmes passées virtuoses de "la liberté d'expression malgré tout". Un cas d'ailleurs au Moyen-Orient. Je sais de quoi je parle, je couvre cette région du monde, en tant que reporter, depuis plus de quarante ans. Mania Akbari est l'une de ces passionarias dont le courage force l'admiration. Ouvrez-lui les bras. »

Laurence Deonna

Reporter, écrivaine, photographe (auteur de "Persianeries, reportages au pays des mollahs", éditions Zoé)



Elle sera présente lors du débat de mardi soir à 20h, en tant que modératrice du débat.

Biographie

Mania Akbari

Artiste peintre et vidéaste tentée régulièrement par l'aventure du cinéma, Mania Akbari est surtout connue pour avoir été le poumon central, la conductrice de la voiture de **Ten**, film-concept du géant iranien Abbas Kiarostami. Oeuvre marquante à plus d'un titre, elle y reviendra même en tant que réalisatrice en 2008 avec **10 + 4** habile variation autour du même dispositif appliqué à son combat contre le cancer.



Née en Iran, en 1974, Mani Akbari commence une carrière d'artiste peintre, sa première passion, au début des années 90. Très vite, son talent multiforme l'incline à intégrer le milieu du cinéma en tant que directeur de la photographie d'abord, puis en tant qu'assistante, essentiellement sur des travaux documentaires.

Toujours active dans le domaine des arts plastiques grâce à diverses expositions et installations à Téhéran comme à l'étranger, elle rencontre le cinéaste Abbas Kiarostami qui conçoit autour d'elle et d'une voiture le dispositif minimaliste du film **Ten** (2002). Ce rôle marquant dans un film qui s'interroge sur la place de l'auteur au cinéma, lui permet de se lancer dans la réalisation deux ans plus tard avec **20 Fingers** (2004).



Quatre ans plus tard, atteinte d'un cancer, elle se replonge avec l'aide de Kiarostami dans l'univers de Ten. Elle réalise en effet **10 + 4** (2007), variation sur le thème du film qui l'a révélé où elle se montre sans fausse pudeur dans son combat contre la maladie. Ce film très personnel remporte de nombreux prix dans les festivals, où il est présenté.

En 2008 elle signe une exposition remarquée à la Xerxes Art Gallery de Londres intitulée The Many Faces of Eve, où elle continue d'interroger l'identité du corps féminin en se mettant à nouveau en scène sous divers travestissements.

Au dernier Festival du Film de Fribourg 2012 est présenté **One. Two. One**, qui évoque, au travers de formidables plans-séquences, un quatuor de personnages amoureux déchirés entre tradition et modernité.



Fin 2011, alors qu'elle est en train de finir son dernier film intitulé from **Tehran to London**, sous le menace que fait planer le régime iranien sur les cinéastes et les artistes en général, elle décide de s'exiler à Londres, afin de rester une artiste libre.

Pour plus d'infos sur l'artiste et son travail, consultez:

http://en.wikipedia.org/wiki/Mania_Akbari

<http://www.xerxesfinearts.com/artists.aspx?aid=42>

<http://www.critikat.com/Mania-Akbari.html>

<http://www.brightlightsfilm.com/47/20fingers.php>

Films de Mania Akbari

20 Fingers

Iran, 70 min, 2004

Réalisation: Mania Akbari

Interprètes: Bijan Daneshmand, Mania Akbari

Sept épisodes mettent en scène un couple, à chaque fois différent, en pleine discussion privée sur l'amour, la fidélité, l'avortement ... Sept vignettes tragi-comiques, une fiction sociologique relevée par une dramaturgie efficace, qui aborde librement la problématique du mariage et de la place des femmes en Iran. Ces épisodes sont tous construits sur un principe unique: le couple est interprété par les mêmes acteurs: la femme par Mania Akbari, cinéaste et héroïne de Ten d'Abbas Kiarostami, et l'homme par le producteur lui-même. Le couple est dans un moyen de transport (voiture, téléphérique, bateau) ou au bord d'une route, comme pour suggérer que la vie suit son cours malgré les obstacles. Alors que l'homme se situe du côté des traditions, la femme questionne l'ordre établi et livre une parole subjective, motivée par une réflexion très libre. Avec ce concept très simple et une désinvolture parfaitement équilibrée, Mania Akbari réussit à déjouer les tabous et à témoigner de sa culture.

Blackmovie



Récompenses

Winner of the Best feature film in Venezia Cinema Digital Section (Venice, Italy - 2004)

The Grand jury prize for the spirit of freedom in Bahamas International Film Festival (Bahamas - 2004)

Special Mention Femina International Women's Film Festival (Rio de Janeiro, Brazil - 2005)

Winner of Best Director and Best Actress Digital International Barcelona Film Festival (Barcelona, Spain - 2005)

Winner of the Most Innovative film Award Wine Country International Film Festival (California, USA - 2005)



Lundi 7 mai à 20h Cinémas du Grutli, Genève v.-o. sous-titrée en anglais



10 + 4

Iran, 77min, 2007

Réalisation et scénario: Mania Akbari

Interprètes: Mania Akbari, Amin Maher, Behnaz Jafari, Roya Akbari, Mina Hamidi, Maedeh Tahmasebi, Bahareh Mosadeghiyan, Jinous Azadegan, Ramin Rastad

L'actrice de Ten (Abbas Kiarostami) met en scène sa propre histoire dans un film qui, malgré son sujet (elle est atteinte du cancer), respire la vie, la liberté et questionne la place de la femme dans la société iranienne.

Reprendre le fil d'un autre cinéaste (Kiarostami) est un pari osé. Et magnifiquement réussi par Mania Akbari. Car 10 + 4 n'est pas une suite, c'est une réinvention. Si la cinéaste emprunte le chemin de Ten, c'est pour mieux l'emmener ailleurs, en l'investissant de sa propre histoire et sensibilité et en métamorphosant avec audace le dispositif formel. La réalisatrice frappe fort avec une caméra dont la frontalité n'a d'égal que la sensualité, avec ces plans serrés sur les êtres où pourtant la société iranienne tout entière résonne, avec cet autoportrait qui est un miroir à l'autre, à chacun de nous, avec ces paroles de femmes confrontées aux dogmes et aux interdits qui chacune pourrait être l'héroïne d'un Vivre sa vie d'aujourd'hui.

Documentaire ou Fiction ? 10 + 4 balaye cette question, cette distinction même. En effet, Mania Akbari choisit de ne pas choisir, de remplacer le « ou » par le « et » : c'est au dialogue du documentaire et de la fiction que l'on assiste ici, à la réinvention de l'un par l'autre. Un autre cinéma se crée sous nos yeux.

10 + 4 nous bouleverse et nous insuffle son énergie en parlant, contre son point de départ (le cancer et la condition féminine en Iran), de vie, de liberté et d'amour. Si les hommes en sont quasi absents physiquement, à peine aperçus derrière la vitre d'une voiture, ils hantent ce film réalisé par une femme, ce film qui nous crie dans un chuchotement que la liberté et l'amour restent à réinventer.

Béryl Peillard <http://www.lacid.org>

Récompenses

Winner of Young Public in Festival des 3 Continents (Nantes, France - 2007)

Winner of the Best film and Best Director awards in International Film Festival of Kerala (Karala, India - 2007)

Winner of Thank You Honor to Mania Akbari Special Prize by the head of the Filmmor International Film Festival (Istanbul, Turkey - 2008)

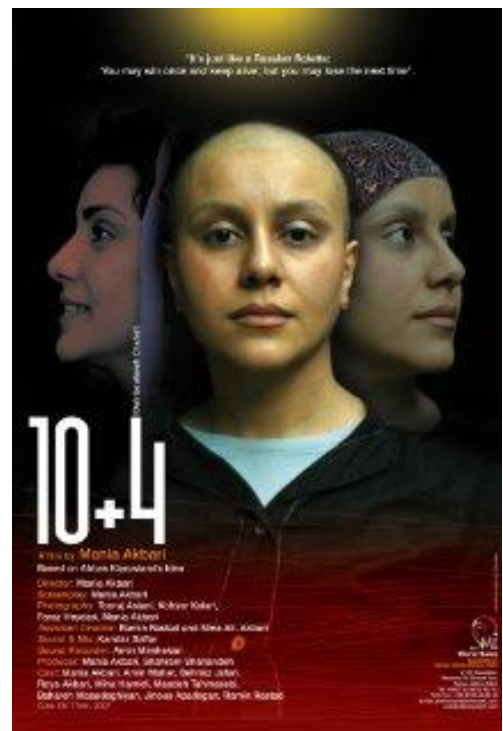
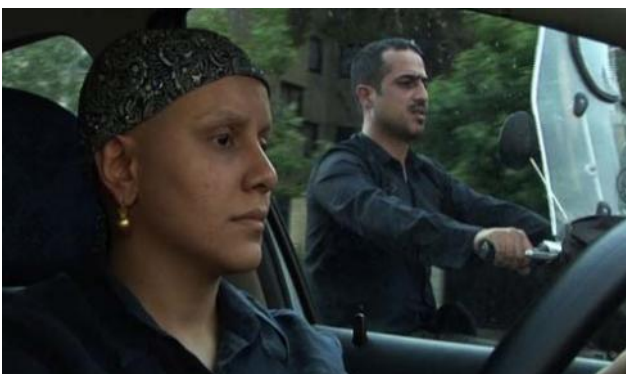
Winner of the Best Actress in Section Mondo Chico Festival(Spain - 2008)

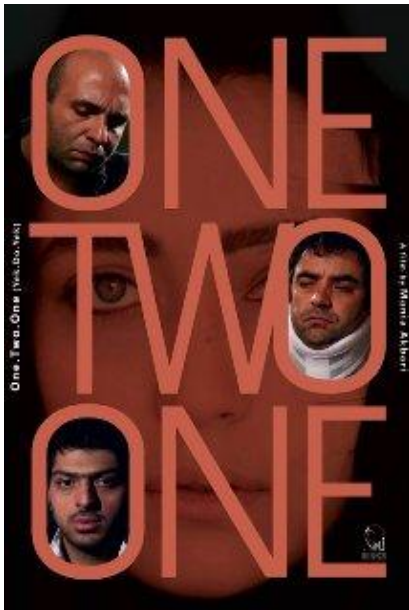
Winner of the Best film Award in L'Alternativa, Festival de Cinema Independent de Barcelona(Barcelona, Spain - 2008)

Mardi 8 mai à 20h

Cinémas du Grutli

v.-o. sous-titrée en français





One. Two. One

Iran, 79 min, 2011

Réalisation: Mania Akbari

Acteurs: Neda Amiri, Payam Dehkordi et Hassan Majooni

Dans One. Two. One, des scènes de dialogues et de monologues dévoilent lentement les liens enchevêtrés qui existent entre une femme, trois hommes et d'autres personnages. Dans une ronde mêlant désir, affirmation de soi et besoin de possession, les attentes, les projections mais aussi le rapport entre les sexes évoluent. Des couples se rencontrent, après et avant leur rupture.

Pour son troisième long-métrage One. Two. One, Mania Akbari a choisi une forme particulière qui ne laisse aucune place au compromis: une succession de longs plans séquences aux scènes statiques. Les discussions et la gestuelle des protagonistes en composent l'essentiel. Image après image, les relations qui lient les différents personnages sont dévoilées dans leur complexité et leur caractère contradictoire.

www.fiff.ch

« Artists are the world's treasures. The country and the world of a cultural and artistic person, one whose interpretation of life surpasses the mundane and whose existence enriches our lives, belongs, not only to her native country but to the entire world and her identity cannot be defined by a specific country, a particular place or a limited time. To an artist and her relationship to the world, politics and its issues cannot be the primary concern. An artist cannot confine herself to the political language since she connects to the world through her sensibilities and uses a language that is broad and universal.

« We are hereby requesting from all political organs and their affiliates responsible for this matter to have a cultural view...historically, artists and cultural people are and have always been the world's greatest assets.

« The film ONE.TWO.ONE discusses a very human and intimate story about relationships. The film's distributor, Katayoun Shahabi, who was indeed familiar with the entire film and was certain that it will definitely receive all the relevant permits for its inside and international release, invested her time, money and identity, and backed this film. Unfortunately, her simple course of action tuned into an incredibly complicated event and she ended up in prison.

As a filmmaker, I am therefore requesting from all related organizations, filmmakers and people who belong to this world, to support Katayoun and to help release her and all other documentary filmmakers who are imprisoned at the moment. I hope that those responsible in detaining these artists realize that we should not be scared of cultural and artistic people, instead we should embrace and accept them knowingly as national and the world's treasures who will help sustain all nations.

« I dedicate the release of this film to Katayoun Shahabi who has helped, for the last 18 years, the Iranian cinema become an international entity. »

Mania Akbari

(Note: Suite à une campagne internationale de protestation, Katayoun Shahabi a été libérée le 9 novembre 2011 après deux mois d'emprisonnement sévère à la prison d'Evine, et attend encore d'être jugée)

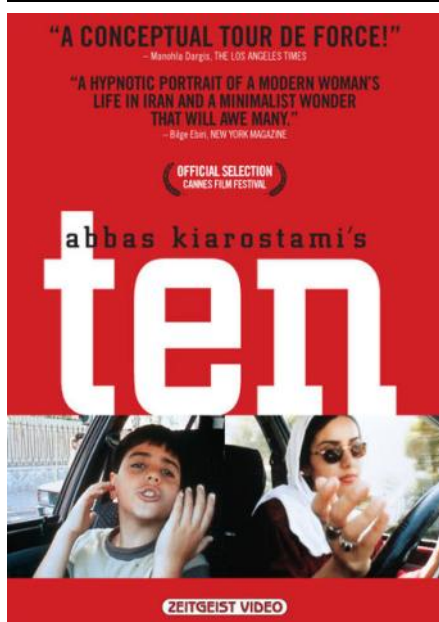
Lundi 14 mai à 20h 45

Cinémas du Grutli

v.-o. sous-titrée en anglais



Mania Akbari, actrice de Kiarostami



TEN

d'Abbas Kiarostami

Iran, 2002, 91 min.

De Abbas Kiarostami

Scénario : Abbas Kiarostami

Avec Mania Akbari, Amin Maher

FESTIVAL DE CANNES 2002 Sélection officielle

SYNOPSIS : Dix séquences de la vie émotionnelle de six femmes et les défis qu'elles rencontrent dans une étape particulière de leur vie, qui pourraient aussi bien être dix séquences de la vie émotionnelle d'une seule et unique femme...

Dix séquences, un huis clos, une voiture. Une femme au volant qui prend des passagères. Et, d'abord, ce que Ten n'est pas : un portrait de " la femme iranienne " de nos jours en plans fixes, plusieurs volets ou voyages. Mais plutôt la tentative de sonder qui se cache derrière le regard et les lunettes d'une femme : au cours de Ten, nulle réponse mais un amas de questions intrigantes, déclinaison d'une énigme (le visage d'une femme devenant icône). Une attention particulière qui se traduit par l'écoute d'une voix érotisée, flux caressants dont on saisit moins les propos énonçant des vérités, qu'on écoute, fasciné, les basses langoureuses qui émanent d'une bouche surnaturelle.

Ten est d'abord l'histoire de cette voix féminine, l'écoute d'un corps politique comme forme de raccord et point de ralliement de voix nationales. Ten préfère le débat, la parole active au soubresaut, à la révolte commune. Immersion dans le réel en marche avant, le film érige la conversation ou le récit oral comme autant de routes à emprunter, les corps étant configurés dans un espace restreint (une place assise), leur parole scandée par deux caméras qui les surveillent autant qu'elles les enregistrent. Ici, la parole verse dans la fronde, la colère, pure logorrhée et joute verbale qui déstabilise l'harmonie du cadre (on coupe la parole mais s'attarde sur le corps) et l'alchimie des couleurs (le blanc incandescent, le bleu nuit des extérieurs). Toujours, le discours du film et de la femme prônent l'échange et ouvre d'autres récits et fenêtres entrouvertes sur le réel.

Le réel, maître mot du corpus iranien qui écume salles et festivals, Kiarostami le scénarise autant qu'il le provoque. Ten s'apparente à un dispositif étanche qui modernise l'idée de cinéma d'André Bazin, en ne cessant de déborder du cadre. La projection du film a lieu jusque sur les murs de la salle ; prolongement du réel dans le son, le trafic alentour : les lignes fermes de la voiture cachent par transparence (procédé et trucage que détourne Ten) les lignes de fuite du réel hors-champ. De la fin du Goût de la cerise à Ten, l'emprise sur le réel de Kiarostami diminue à mesure que se creuse la part d'humanité inouïe qui gît derrière l'image DV, propre et chaude. L'urgence de la parole, le jeu d'allusions entre champ et hors-champ, la croyance en une réalité scénarisée se doublent d'une intensité émotive par rayons, faisceaux lumineux, respirations du cinéaste, grains vidéo épousant grains de peaux comme un adoucissant. Un tour de force souverain, proche d'une expérience hypnotique que parachève un subtil effet de bascule final : la main de la conductrice traverse la ligne, le split-screen qui la séparait de son amie, et lui caresse le visage. Ce qui bouleverse provient d'une libération, ce sera le premier et seul contact de Ten et le seul accord, acquis dans le silence. Se produit une fracture de l'image et de la parole, mais l'espoir perdure, décisif : si la ligne qui séparait les deux femmes se brise soudainement, elle libère néanmoins la passagère (qui se découvre) et les apaise (elle réunit les corps).



Interview 1



Le régime islamique a nié son art. La censure l'a contrainte à l'exil. De passage en Suisse à l'occasion du Festival du film de Fribourg, la metteuse en scène Mania Akbari nous offre son regard intimiste sur la société iranienne, entre tradition et modernité. Interview.

Tourner un film en Iran demande beaucoup de courage, de persévérance et peut-être une pincée d'astuce quand il s'agit de défier le régime. Mania Akbari le sait bien, qui s'est plusieurs fois retrouvée à deux doigts de la prison.

Née à Téhéran, cette réalisatrice de 38 ans a quitté son pays en automne 2011 pour s'établir à Londres. Rencontre avec une anti-héroïne.

swissinfo.ch: Comment devient-on une artiste engagée sous un régime tel que l'Iran?

Mania Akbari: J'ai grandi dans une famille d'intellectuels. Mes parents étaient professeurs de sciences et notre maison débordait de livres sur la structure de l'atome. Leur notion de la culture s'arrêtait à quelques poètes persans comme Hafiz. De cinéma et de peinture, pas la moindre trace.

Ma mère et mon père se sont souvent demandé comment je pouvais être leur fille (rire)! Pendant longtemps, ils ont tout fait pour me changer, mais n'y ont pas réussi... au contraire! Aujourd'hui, ils sont les premiers à aller visiter des expositions et ma mère – qui avait mal réagi à mon premier divorce – conseille maintenant à ses amies de quitter leur mari si elles ne sont pas heureuses.

Au début, cela n'a pas été facile. Pendant la guerre (Iran-Irak, ndr), chaque mot pouvait être interprété, chaque geste dénoncé. Mais l'art, c'est comme un sens unique, une fois qu'on s'y est engagé, impossible de revenir en arrière. Le plus difficile, dans une dictature telle que l'Iran, c'est de résister à la pression de la censure et de rester fidèle à soi-même.

swissinfo.ch: En ce qui vous concerne, la censure s'est avérée inflexible. Vous n'avez jamais reçu l'autorisation de produire ou de montrer vos films, malgré leur succès dans différents festivals internationaux.

M. A.: Je pense être une des artistes les plus marginales de la société iranienne. Parfois j'ai l'impression d'avoir vécu sur une île déserte créée pour moi et pour mes films. Il y a des expériences que j'aurais voulu essayer mais que je n'ai jamais osé faire à cause des restrictions imposées par le régime.

swissinfo.ch: Comment fonctionne la censure en Iran?

M. A.: De manière très rusée et intelligente. D'abord, on vous explique poliment que le script du film ne peut pas être autorisé tel quel. On vous demande de changer une ou deux choses et de revenir. Deux ans s'écoulent, peut-être plus, et il ne reste plus grand-chose de votre première idée.

Alors, vous décidez de tourner clandestinement. Vous avez peur parce que vous savez que vous êtes en train de violer la loi. Le film terminé, vous décidez d'en envoyer une copie aux autorités. Vous leur expliquez qu'il n'a rien de révolutionnaire et vous demandez l'autorisation de le distribuer. Et la réponse prend encore deux ans...

Quand, comme dans mon cas, le film remporte du succès à l'étranger, on vous prend à part, on vous félicite et, toujours avec une grande politesse, on vous explique que vous n'avez pas le droit de parler avec la presse: «parce qu'en Iran, les gens entendraient vos 'salades'. Et où que vous alliez, vous devez respecter la loi islamique, sinon, nous vous interdisions de quitter le pays».



Puis viennent les menaces, les contrôles répétés, les démonstrations de force. Par exemple si vous donnez une conférence de presse, vous recevez une photo où votre visage est montré non voilé. Voilà comment fonctionne le système iranien.

swissinfo.ch: Qu'est-ce qui vous a décidé à vous exiler?

M. A.: Ce n'était pas une fuite mais j'ai décidé de partir quand j'ai réalisé que j'avais peur d'exprimer ce que j'avais en moi. Et pour un artiste, ce n'est pas tellement l'endroit dans lequel on vit qui compte, mais la certitude de pouvoir créer en toute liberté et honnêteté. Parce que le comble de la trahison, c'est quand on se trahit soi-même.

Pendant le tournage de mon dernier long-métrage, From Teheran to London, beaucoup d'artistes ont été emprisonnés. J'ai commencé à craindre pour ma vie et pour mon âme. C'est ainsi que j'ai quitté Téhéran il y a six mois et que je suis allée à Londres. Et tant que mon pays ne s'ouvrira pas à la modernité, je n'y retournerai pas.

Rester ou partir, je ne sais pas encore ce qui demande le plus de force. C'est quelque chose que je ne pourrai comprendre qu'avec le temps.

swissinfo.ch: Qu'avez-vous ressenti en 2009, quand des jeunes sont descendus dans la rue pour protester contre le régime?

M. A.: J'ai ressenti une joie profonde parce que ces manifestations étaient le symbole d'un changement de la société, surtout pour les femmes. Elles avaient enfin trouvé le courage de s'exprimer, d'affronter leurs peurs, et cette prise de conscience est sans retour.

Je ne suis pas descendue dans la rue à leur côté. Je n'ai pas porté de foulard vert. Chacun choisit de renverser les barrières à sa manière. Le mienne, c'est le cinéma. Un art qui a pour mission de montrer la société et la tradition, et de permettre à la rébellion de s'exprimer.



swissinfo.ch: Contrairement à l'Égypte, ou à la Tunisie, le «printemps arabe» ne semble pas pour aujourd'hui en Iran. Le gouvernement aurait-il réussi à museler les protestataires?

M. A.: Le gouvernement a peut-être réussi à faire rentrer les gens chez eux, mais rien ne sera plus jamais comme avant. Avec les manifestations de 2009, l'aura héroïque de Khamenei a disparu, de même pour Ahmadinejad. Tôt ou tard cela devait arriver.

Le jour où j'ai vu brûler leur photo, je me suis dit que les gens étaient enfin en train de combattre l'idéal héroïque gravé dans leur esprit depuis la naissance. Quand les gens réussiront à vivre sans héros, il y aura alors enfin un virage, une prise de conscience collective.

Mais au fond, le plus grand problème, c'est que les gens pensent avoir besoin de la religion pour vivre et être heureux. Je respecte ce choix, mais il faut se rendre compte que le résultat n'est pas toujours positif. L'Iran n'a jamais réussi à séparer l'État et la religion. Les gens au pouvoir ont exploité la foi pour promouvoir leurs idées, pour défendre leurs intérêts.

Source: Stefania Summermatter, swissinfo.ch

Autres interviews: <http://www.humanite.fr/node/3700>
<http://www.brightlightsfilm.com/47/20fingers.php>

Interview 2

Bright Lights: How long have you been working in film and what were you doing before that?

Mania Akbari: I've only been involved with cinema for three or four years. I was a painter before. I began with painting. But I discovered art much earlier on. I was ten or eleven. My earliest influences were Sohrab Sepehri and Feroz Farrokhzad. I began with literature, and literature always stays with you. I showed my paintings in Iran and outside. My first serious work in the cinema was Ten with Abbas Kiarostami.

How did you come to be in that film?

Abbas Kiarostami's subject was women. I knew him, and we had spoken several times about women's issues. He found my perspective interesting and also aspects of my own experience interesting. Whenever things actually come together, there is a collusion of events and energies. You're aware of some things and not quite aware of others. Things just came together — there was forward motion.

When you refer to aspects of your own experience, do you mean to refer to the fact that you yourself are a mother?

Yes. The boy acting in the film [in Ten] is my own son. The relationship between the mother and son is one that I can feel in an almost tactile way. I understand their conflicts, their difficulties, their needs, their jealousies, their problems. I have also experienced divorce and can understand that, too. Once a person has experienced something, they can truly represent it, articulate it, and understand it. At first it is an internal experience, then it becomes external. Naturally, once it is apparent on the outside, once it's externalized, it also affects what is on the inside. That is what happened.

I think this is what is so interesting in this film — it's also true of Ten, but more so here — there's a feeling of penetrating a very private and interior space that is not often the one we see on a movie screen. What we most often see on a screen are the dramatic moments of a story. Whereas all the moments leading to that dramatic moment are so much more interesting. Usually we aren't shown them. In this film we see those moments.

It's like if you could open the window of a neighbor's house and secretly watch and listen in on their relationship. I call this space "cinema therapy." I have no objection to cinema as entertainment, cinema that presents the heights of excitement, action, or fear. That too is cinema. But for me art is something that acts as a mirror and that can help you grow and change, that creates a constant pondering in your mind. It is that that makes you see yourself and question things as they are. It is a question mark. A question is the greatest of all things. Somewhere in the film there is this question: "Can one really love two people?" The very question of what love is and where it's used and whether someone can really in his or her mind nurture and nourish two different people? And whether he or she should? All this leads to debate. Or where the woman announces, "I've slept with a woman and it made me feel powerful. After playing at surrender all these years and having you hold the power in the game — I grew tired of that." The whole film is about how much of a game relationships are and how people, for their own sake, for their own sense of security and their own satisfaction, are willing to lie so much to themselves just to preserve something — something that is really fear. My feeling is that today we need to delve a little deeper within, to see a little where we are. Everything outside us is moving by at high speed. Maybe soon, the easiest and most ordinary trip will be a trip to the moon. Who knows? But "so what?" What about on the inside? Where is this human with this mindset going inside? What is he or she experiencing within while everything outside changes? Inside people are still the same old people, worn down, old, and holding the same old beliefs and traditions. There is turmoil in our relationships today.



For the complete interview, consult:

<http://www.brightlightsfilm.com/47/20fingers.php>